

Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Band: 2 (1910)
Heft: 4

Artikel: Courants adverses dans le mouvement ouvrier
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-382804>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

comme forgerons, frappeurs, etc., comment pouvons-nous dans la fabrique établir des limites précises entre le domaine du travail des hommes et celui du travail des femmes au moment où la machine permet de plus en plus d'employer la main-d'œuvre faible ou peu qualifiée dans presque toutes les branches industrielles ?

En outre, la femme n'aurait pas moins un droit naturel que l'homme de se choisir une occupation qui corresponde à ses besoins, à son goût, à ses forces et capacités ou talents.

Malgré que la vie de fabrique, au point de vue hygiénique et moral, réserve de grands dangers aux femmes et très souvent de grands déboires, la vie domestique, surtout le service dans les hôtels ou chez des riches particuliers, représente souvent un véritable esclavage, de sorte que l'entrée dans la vie industrielle doit paraître comme une part d'émancipation à bon nombre de femmes, surtout aux jeunes filles. Les conditions économiques sociales qui jadis attachaient la femme à la maison qui lui garantissait une vie satisfaisante par les travaux domestiques (du ménage), ces conditions ont changé depuis longtemps, elles auront bientôt disparu entièrement. Peut-on empêcher la femme de se chercher une occupation qui correspond mieux aux conditions économiques actuelles ?

Peut-on en vouloir à la jeune fille qui préfère la vie industrielle un peu plus libre à la vie d'esclave du travail domestique ?

Au contraire, la classe ouvrière a tout intérêt à favoriser ces premiers pas d'émancipation de la femme et à ne pas interdire à la femme l'accès aux occupations qui peuvent souvent mieux correspondre aux talents et aux forces de la femme qu'à ceux des hommes qui s'en étaient fait un monopole. Des esclaves ne sauraient mettre au monde la génération qui devra terminer l'œuvre de l'émancipation des prolétaires. —

Le travail industriel des femmes et son extension rapide doivent donc être considérés comme résultat ou conséquence fatale du système de production capitaliste, pour lequel les patrons ne sont responsables que collectivement — comme classe — et pour lequel les ouvrières ne sont point responsables du tout.

Les mesures à prendre pour éviter une concurrence désastreuse du travail des femmes doivent correspondre à cette conception, elles feront l'objet d'un prochain article.



Courants adverses dans le mouvement ouvrier.

Les temps sont loin de nous où l'ancienne Internationale paraissait prête à réaliser l'union du prolétariat universel, cette union qui est indispensable pou-

voir vaincre définitivement la puissance du capitalisme et de ses nombreux co-alliés. L'histoire du mouvement ouvrier, depuis le commencement du siècle passé jusqu'à nos jours, a démontré que l'union des prolétaires est un problème assez difficile à résoudre, et cela aussi bien sur le terrain de la lutte politique que sur celui de la lutte économique. Sans doute, le nombre des travailleurs organisés a augmenté depuis 1850. Nous comptons aujourd'hui en Europe seulement près de sept millions de syndiqués (hommes et femmes) et les recettes des organisations syndicales des pays européens se chiffrent à plus de 160 millions de francs annuellement, tandis qu'en 1890 on comptait encore à peine trois millions de syndiqués et 45 à 50 millions de francs de recettes annuelles pour toutes les organisations syndicales de l'Europe. Puis, à cette époque, les deux tiers de ces chiffres concernaient les seules organisations syndicales de la Grande-Bretagne. Il va sans dire qu'en 1868 où l'Internationale avait atteint le point culminant de sa puissance, on comptait avec des chiffres bien inférieurs à ceux que nous venons de citer.

Dans le domaine de la lutte économique et politique, dans l'organisation politique et coopérative, des progrès incontestables ont été réalisés.

Sans parler des avantages plus ou moins relatifs, obtenus par la classe ouvrière au point de vue de la rétribution de la main-d'œuvre, il nous reste de réels avantages à constater au point de vue de la réduction de la journée de travail et des conditions de travail en général (traitement, conditions hygiéniques, protection ouvrière légale, assurances, secours mutuels, etc.)

Cependant, nous sommes encore assez éloignés du but final du mouvement ouvrier, basé sur le terrain de la lutte de classe, c'est-à-dire de *l'émancipation des travailleurs*. Le but immédiat du mouvement, *l'organisation des prolétaires de tous les pays* qui a déjà été préconisée par Karl Marx comme condition nécessaire de l'émancipation ouvrière, est également loin d'être atteint.

Même dans les organisations existantes, l'unité de pensée et d'action laisse parfois beaucoup à désirer, et trop souvent nous voyons les travailleurs organisés gaspiller leur temps et leurs forces dans des conflits entre eux, au lieu de les employer dans la lutte contre leurs oppresseurs. Aussi bien dans l'organisation syndicale qu'au sein des organisations politiques, il se produit parfois des situations qui laissent supposer que nous avons affaire à plusieurs classes ouvrières et qui semblent s'être groupées surtout pour se combattre entre elles.

Ce sont là des phénomènes déplorables qui découragent non seulement les militants, mais qui rendent la propagande dans la masse des indifférents plus difficile, sinon complètement infructueuse.

Ces conflits et divergences intérieurs se manifestant sous différentes formes et plus ou moins violemment

un peu partout, en Suisse comme en France, en Allemagne comme en Italie ou en Autriche, doivent avoir leur raison d'être tant regrettables soient-ils.

Mais l'union des prolétaires étant indispensable, il faut que nous fassions tout notre possible pour faire disparaître tout ce qui peut diviser la classe ouvrière. Nous ne sommes pas les premiers qui veulent s'atteler à cette besogne, il y a longtemps que les congrès ouvriers s'en sont occupés. Seulement, on a cru que le problème était plus simple qu'il ne l'est réellement. On s'imaginait qu'il n'y avait qu'à s'exclure ou s'excommunier les uns les autres, ou à prendre de bonnes résolutions, éventuellement à former des groupements à part pour que le mal disparaisse. L'expérience a prouvé qu'en procédant ainsi on n'améliore rien à la situation générale.

Il faut donc tâcher d'arriver à l'union par un autre procédé, c'est-à-dire au lieu de se condamner purement et simplement, il vaut mieux d'essayer à se comprendre par une analyse sérieuse de la situation. Finalement, on trouvera peut-être une solution meilleure, permettant d'unir tous ceux qui sont assez intelligents et de bonne volonté pour comprendre que la classe ouvrière ne peut réaliser son émancipation qu'au fur et à mesure qu'elle réalise son union dans l'organisation, dans la pensée et dans l'action.

Il va sans dire que nous devons, avant tout, nous occuper du domaine syndical. Seulement l'organisation et l'action syndicale ne représentant qu'une partie du mouvement ouvrier, il est impossible de comprendre les phénomènes qui se produisent à son intérieur, sans envisager quelquefois le mouvement et les différentes organisations ouvrières dans leur ensemble.

A ce sujet, le camarade Antoine Pannekoek, un des militants de la Socialdémocratie allemande vient de publier une magnifique brochure qui porte pour titre « *Les différentes tactiques dans le mouvement ouvrier* ». Nous croyons rendre service à nos camarades romands en traduisant les chapitres les plus intéressants de cet ouvrage.

Les causes des divergences.

L'histoire du mouvement ouvrier présente le phénomène d'une lutte intérieure continue au sujet de la tactique et des méthodes de lutte à appliquer contre le capitalisme. A son début, le mouvement socialiste en Allemagne se trouva divisé en deux fractions qui se combattaient souvent très violemment. A la même époque l'Internationale fut le théâtre de luttes continues entre la conception proudhonienne et celle des marxistes, de luttes qui se poursuivent encore actuellement entre anarchistes et socialdémocrates.

On prétend que ces luttes représentent une sorte de maladie d'enfance, qu'il fallait supporter autant que les ouvriers manquaient d'expérience et de connaissances. Ceci est exact à un certain point de vue. Il n'est pas possible aux ouvriers d'apprendre à con-

naître les sciences sociales, le but et les méthodes de lutte, comme on apprend à lire et à écrire à l'école, au contraire, ces connaissances ne sont généralement acquises que par la lutte même.

Leur instinct naturel pousse en premier lieu les travailleurs opprimés et exploités à la résistance. Remplis d'illusions et de préjugés qu'ils ont rapportés de l'école et de l'église, les ouvriers commencent à se grouper, l'unique illusion dont ils sont débarrassés au moment où ils songent à la résistance est celle que les capitalistes soient leurs bienfaiteurs, dont ils pourraient attendre qu'ils les sortent de la misère.

Par les expériences de la lutte d'autres illusions et préjugés, les préjugés de nationalité ou de corporation, la confiance dans la justice des gouvernements, les illusions religieuses, etc., s'envolent les uns après les autres; en même temps, ils acquièrent peu à peu quelques connaissances de la vie sociale, ils deviennent de plus en plus conscients de leur situation. Les idées de l'organisation et les doctrines du socialisme sont mieux comprises au fur et à mesure qu'elles correspondent aux propres expériences des ouvriers. *C'est ainsi que le champ de bataille est en même temps l'école, le terrain d'exercice des travailleurs.*

L'histoire du mouvement ouvrier n'est pas l'histoire d'une guerre conduite par une armée bien préparée et complète, elle est plutôt l'histoire d'une armée qui se rassemble lentement groupe par groupe et d'une armée qui fait son apprentissage dans l'art de la guerre. Il ne pourrait en être autrement, car, au moment où la classe ouvrière aura acquis toutes les connaissances nécessaires, où l'organisation sera complète, la lutte sociale sera à son terme par la victoire du prolétariat universel.

Les ouvriers sont donc obligés de chercher leur chemin par la lutte et d'acquérir pièce par pièce leurs connaissances sociales. La science ou les doctrines exposées dans les écrits peuvent beaucoup contribuer à trouver le bon chemin, mais elles ne peuvent pas remplacer entièrement les expériences propres des travailleurs.

Voilà pourquoi les divergences et les luttes intérieures au sujet de la tactique, les erreurs et les déboires doivent être considérés comme parties intégrantes ou comme phénomènes inévitables du développement du mouvement ouvrier.

Ils ne disparaîtront entièrement que lorsque le mouvement ouvrier aura atteint son but, en attendant il faut tâcher de les apaiser autant que possible.

Pourtant, il semble que les divergences de tactique et les luttes intérieures augmentent plutôt que de diminuer. Une fois, il s'agit de querelles entre socialistes et anarchistes, une autre fois, ce sont les révolutionnaires et les réformistes dans la socialdémocratie qui se trouvent aux prises. Des camarades de tous les pays ont participé aux discussions sur ce sujet dans les congrès internationaux, à Dresde en 1903, à Amsterdam en 1905, à Stuttgart en 1907,

etc. Les conflits furent tranchés théoriquement par des résolutions, pour éclater ensuite sur d'autres objets. Dans les pays romands, le représentant moderne de l'ancienne anarchie, « le syndicalisme », fit son apparition en choisissant comme terrain d'action l'organisation syndicale et en aggravant encore les scissions.

Le fait que le mouvement ouvrier n'a jamais été sans conflits intérieurs doit nous persuader qu'au fond ces conflits ne peuvent pas être considérés comme des anormalités, qu'elles ne sont pas rien que des maladies d'enfance, mais des effets normaux et inévitables de circonstances très naturelles. Vouloir attribuer ces conflits simplement à quelques braillards ou chambardeurs ce serait aussi peu raisonnable que la pensée de la bourgeoisie qui attribue tout le mouvement ouvrier à quelques meneurs. C'est pour ces raisons qu'il ne suffit pas de se lamenter ou de s'indigner devant cette situation, il faut au contraire tâcher d'en découvrir les causes réelles.

Si l'on réussit à découvrir les causes des courants adverses dans le mouvement ouvrier, les luttes fratricides ne seront pas encore totalement éliminées pour cela; car leurs causes résident dans des circonstances générales indépendantes de la bonne volonté de l'individu conscient. Cependant, les dommages causés au mouvement par les luttes intérieures peuvent être fortement réduits, quand le plus grand nombre possible de camarades saura participer à la lutte en pleine connaissance de cause.

On saura comprendre et respecter l'opinion adverse d'un camarade sincère tout en la combattant sans relâche dans l'intérêt du mouvement.

Les luttes intérieures ont déjà été désignées comme crise de croissance ou de développement. Par ces expressions, on a découvert une des causes générales, qui prouve que nous ne devons pas trop nous inquiéter parce que ces luttes se produisent.

Celui qui n'envisage pas le mouvement ouvrier comme une image idéale fantastique, mais qui le considère comme un mouvement pratique d'hommes ordinaires, comprendra que c'est de la croissance, de l'extension ininterrompues de ce mouvement que résultent les crises et les difficultés qui trouvent leur expression dans les conflits intérieurs.

La croissance des forces du mouvement ouvrier produit des changements dans les rapports sociaux des classes entre elles, de sorte que la classe ouvrière est continuellement placée devant des problèmes nouveaux qui demandent leur solution.

Le mouvement ouvrier englobe une partie toujours plus grande de la population ouvrière, de sorte qu'il y a continuellement une masse de recrues, sans expérience et sans connaissances qui arrivent dans l'organisation. Tous ces nouveaux venus doivent recommencer à s'orienter dans la lutte émancipatrice par la pratique, souvent par une pratique à rebours, par des erreurs et des faux pas.

Dans la masse des nouveaux adhérents les conditions de développement existantes au début du mouvement se renouvellent en quelque sorte. Cependant, ce fait ne saurait à lui seul provoquer des courants adverses dans le mouvement ouvrier, car en général les nouveaux venus se laissent guider par les camarades plus anciens, mieux expérimentés et plus instruits. En outre, la comparaison avec les conditions au début du mouvement n'est admissible que partiellement, car il n'est pas absolument nécessaire que chacun passe par les mêmes expériences et erreurs que ses précédents ont faites. Le fruit des expériences pénibles et des connaissances acquises avec tant de difficultés est mis à la disposition des nouveaux adhérents sous une forme condensée, dans les ouvrages théoriques du socialisme. Les rapports, les journaux ou autres écrits permettent aux nouveaux membres d'une organisation de profiter, en apprenant à les connaître, des expériences du passé, sans besoin de partager les risques et douleurs ou sacrifices de ceux qui ont fait les premiers ces expériences.

C'est grâce aux multiples expériences pratiques que la doctrine sur le développement de la société et de la lutte de classe, exposée déjà en 1847 dans le manifeste communiste par Marx et Engels, a trouvé sa confirmation devenant ainsi la science solidement établie des grandes masses des travailleurs organisés. C'est cette science qui donne au mouvement ouvrier moderne cette sûreté admirable dans sa marche en avant. A ce point de vue on pourrait donc s'attendre à un accord entre camarades de lutte de plus en plus parfait et à une forte diminution si non à la disparition complète, à bref délai, des divergences intérieures.

S'il n'en est pas ainsi, ce qui a été suffisamment constaté, cela tient au caractère particulier du développement du capitalisme et du mouvement ouvrier qui en est le résultat.

Comme causes immédiates des divergences de tactique nous citerons d'abord les faits et circonstances suivants: L'inégalité du développement économique dans les différentes contrées; le caractère dialectique du développement social; l'existence des classes intermédiaires à côté des capitalistes et des salariés.

(A suivre.)



L'entrée dans l'Union suisse des fédérations syndicales.

Les mécaniciens de locomotives et l'Union suisse des fédérations syndicales.

La Société suisse des mécaniciens de locomotives se trouve actuellement dans une situation qui ressemble fort à celle dans laquelle sont placées les fédérations professionnelles de l'industrie horlogère. Il s'agit premièrement de la fusion de la Société des mécaniciens